

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: A la gloire de Haller
Autor: Caze, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A LA GLOIRE DE HALLER

I

Qu'attend ce peuple entier réuni ? Quelle fête
L'appelle ? Un fier monarque, un souverain puissant,
Roi de ces gens, vient-il de faire une conquête ?
L'on semble gai. Sans doute on raille la défaite
Des ennemis battus ; et qu'importe le sang
Impur qu'a répandu le monarque vainqueur ?
Non pourtant, non ; ce peuple est beaucoup trop austère,
Il semble trop avoir de fierté dans le cœur
Pour s'incliner devant un maître de la terre
Et sa lèvre n'a point un sourire moqueur.

Qu'attendent-ils donc tous ? Peut-être le passage
D'un riche patricien, maître de la cité,
Sorte de demi-dieu hautain, dont le visage
Est pour eux un miroir où se lit le présage
Du bonheur fugitif ou de l'adversité ?
Non, ce peuple n'attend pas une mince somme ;
Il ne demande pas la sportule ou les jeux.
Non, le Bernois n'a point les coutumes de Rome,
Les rudes paysans n'adorent pas un homme,
Leur cœur garde l'orgueil de l'Alpe au front neigeux.

Ni pour le conquérant superbe, qui dévaste
Les cités et qui jette aux campagnes la mort ;
Ni pour le noble altier, qui s'entoure de faste,
Nous ne trouvons en nous d'accent enthousiaste,
Et nous sommes trop fiers pour envier leur sort.
Mais, lorsque nous voyons dans notre antique histoire
L'exemple d'un héros qui fut homme de bien,
Quand elle nous rappelle une grande victoire,
Nous croyons rendre hommage et justice à leur gloire,
En fêtant le triomphe ou le bon citoyen.

Unis plus que jamais, et plus que jamais frères,
Hier, les confédérés célébraient à Morat
Le souvenir civique et généreux des guerres
Qu'un prince, téméraire entre les téméraires,
Venu de l'étranger autrefois leur livra.
Aujourd'hui ce n'est pas la gloire ou la vaillance
Que Berne veut porter bien haut. Berne aujourd'hui
Se rappelle qu'un homme illustre a pris naissance
Dans son sein ; Berne veut honorer la science
Que Haller fit sortir des ombres de la nuit.

La richesse se perd et la science dure.
La science ! Voilà l'unique et seul pouvoir
Devant lequel on doit s'incliner sans murmure.
Elle ne trompe point, elle n'est point parjure.
Elle montre aux mortels la route du devoir ;
Elle étend l'horizon de la pensée humaine.
Bonne mère, elle prend l'enfance par la main,
Lui fait voir le travail, non pas comme une peine,
Mais comme un but sacré pour l'homme qu'elle mène
Au mystère inconnu qui s'appelle Demain.

Plus la science croît, plus l'homme devient libre ;
C'est elle qui lui fait dompter les éléments
Et trouver dans le droit social l'équilibre.
Ne nous étonnons pas lorsque notre âme vibre,
La science nous dit quels sont nos sentiments.
Avant d'aller dormir le sommeil de la tombe,
Les vieillards anxieux pensent à l'avenir ;
Mais la science est là ; toute leur crainte tombe,
Car la science montre à l'homme qui succombe
L'antique humanité qu'elle fait rajeunir.

Peuple, tu fais donc bien maintenant. Il est juste
Que tes grands citoyens soient toujours retracés.
En ton cœur. Tu fais bien de couronner ce buste
Et d'orner de lauriers le front d'un homme auguste,
Même lorsque cent ans sont à jamais passés.
Mais apprends à tes fils qu'il faut suivre l'exemple
Du savant citoyen que ta voix applaudit ;
Apprends-leur tous les jours que la moisson est ample
Et que tout travailleur peut entrer dans le temple
Où la gloire a placé le sage et l'érudit.

II

O siècle de l'esprit humain ! Salut, Aurore,
Salut, âge fécond où l'homme se jouait
Des rudes questions qui nous effraient encore.
Tu passes dans l'histoire ainsi qu'un météore,
O bon siècle qui vit le rire d'Arouet
Tu vis souffrir Rousseau, ce rêveur misanthrope,
Génie étrange ayant un éternel chagrin,
Amoureux de soleil comme un héliotrope,
Lapidé par les siens et proscrit par l'Europe
Et tu vis Montesquieu, penseur calme et serein.

Tes hommes ont mêlé la logique à l'audace.
Diderot écrasait l'*infâme*, et d'Alembert,
De l'Encyclopédie écrivant la préface,
Montrait au genre humain son esprit perspicace,
Tandis que Marmontel élégant et disert
Epanchait son bon cœur dans son œuvre facile,
Beaumarchais, au milieu des applaudissements,
Nous donnait Figaro, Bridoison et Basile ;
Le comte de Buffon repolissait son style
Et Lavoisier cherchait les lois des éléments.

Petite et resserrée entre ses monts, la Suisse
Vit grandir son génie intime et son esprit
Elle eut soif, elle aussi, de savoir, de justice.
Le siècle lui donna sa force créatrice.
Comme les nations voisines, elle prit
Sa part dans le combat sacré de la Science.
Elle sut entourer d'un respect mérité
Ses lettrés, ses savants, ses héros. Quand la France
Se réveillant faisait la guerre à l'ignorance.
La Suisse poursuivait aussi la vérité.

Quand Klopstock et Wieland tourmentés par la Muse
Cherchaient des chants, Bodmer leur ouvrit sa maison ;
Il reconnut en eux le talent qui s'accuse,
Même lorsque la voix du poète est confuse.
Il unit la pensée altière à la raison.
Zurich peut être fier de lire sur les pages
De l'Histoire, les noms de Bodmer, des Füssli,
D'Hirzel, de Breitinger et des Gessner. Ces sages
Vivront par leurs vertus, vaincront par leurs ouvrages
L'obscurité profonde et triste de l'oubli.

Celui-ci, le regard dirigé sur l'espace,
Trouve le mouvement des mondes dans les cieux.
Il observe l'essor du navire qui passe.
Et son esprit découvre un fait nouveau. Sa place
Est marquée à côté des grands audacieux :
Euler vient compléter Képler et Galilée.
Si tu ressens un jour quelque souci brûlant,
Si tu pleures parfois, Suisse, soit consolée.
Dis à la plaine, aux monts, répète à la vallée
Que Haller fut pour toi, mère, un fils excellent.

Dis leur qu'il t'a donné sa science et sa vie,
Qu'il a sacrifié sans nul regret l'honneur,
La fortune au dehors ; dis qu'il n'eut d'autre envie
Quand tu le rappelleras, voulant être servie,
Que de te rendre digne et faire ton bonheur.
(1) Chanteras-tu sa mort ? Triste chant ! Une plainte
Confuse briserait tes paroles. Non, non.
Le temps n'est plus au deuil, aux larmes, à la crainte.
Il suffit qu'aujourd'hui notre âme soit empreinte
D'un saint respect pour un grand nom.

III

Haller a vécu simple, droit, plein de franchise.
(2) Il n'a jamais cherché dans la fausse grandeur
Le calme de l'esprit, l'apaisement du cœur,
L'or n'a pas allumé chez lui la convoitise.
Comme Pascal, enfant chétif, il analyse
Et cherche l'attrayant inconnu du savoir.
Il vous connaît déjà, langues orientales ;
A l'âge où l'enfant joue et rit, il aime à voir
Vos textes tout remplis de doctrines fatales
Dont vos peuples ont fait leur règle et leur devoir.

(1) « Soll ich von deinem Tode singen ?
O Marianne ! Welch ein Lied !
Wann Seufzer mit den Worten ringen
Und ein Begriff den andern flieht. »
(HALLER. *Elégie sur la mort de sa femme.*)

(2) Nein, weil der Mensch zum Glück den Ueberfluss nicht zählte,
Ihm Nothdurft Reichthum war, und Gold zum sorgen fehlte.
(HALLER, *les Alpes*, 3.)

Quand il se sentait las ou triste, quand les heures
Fuyaient moins vite dans ta nuit, Eternité,
Il évoquait l'écho des Voi intérieures ;
La Muse lui donnait mille forces meilleures
Il reprenait le calme et la sérénité.
Tout jeune, il eut en lui la grandeur du génie ;
Il se laissa bercer par la douceur des vers.
Alors, ivre de sons, de rythme et d'harmonie,
Il se sentait au cœur l'espérance infinie,
Son esprit embrassait d'un bond tout l'Univers.

Il voulut conquérir ce monde par l'étude.
Un matin, il quitta le foyer paternel
Peut-être éprouva-t-il devant sa solitude
Le regret du foyer aimé, l'inquiétude
Qu'un jeune homme étranger sent sous un nouveau ciel.
Sa ferme volonté fut son plus puissant aide ;
Partout il exerça ses goûts explorateurs.
A Tubingue, il combat les plus savants docteurs.
Haller parle, on écoute, on discute, l'on cède
Et son talent mûrit et croit encore à Leyde.

Il approfondit l'art de guérir les douleurs ;
Courageux, il franchit la porte des hospices ;
Il tente de sécher les larmes et les pleurs
Des pauvres et son art va chercher dans les fleurs
Quelque secret nouveau de remèdes propices.
Il sort des hôpitaux où râlent les mourants
Pour lire les feuillets de ton livre, Nature.
Quand Jean Jacque admirait une humble fleur des champs
Haller voyait en elle un des riches présents
Du ciel pour soulager l'humaine créature

A Londres, à Paris, à Bâle, on reconnut
Qu'un génie étonnant et fort venait de naître.
Partout l'on répétait : « Un grand homme a paru ;
L'Humanité pourra poursuivre un noble but,
Dans Haller la science a rencontré son maître. »
(1) Berne alors, cité rude et qui ne flatte pas,
Sentit son cœur bondir quand il revint vers elle
Accueillit son enfant et lui tendit les bras.
Et lui, fils excellent, lui, citoyen fidèle,
Il mit à la servir et sa joie et son zèle.

(1) On trouvera peut-être ici et plus loin que nous voyons les choses sous un jour peu historique. Mais la police n'est pas de l'histoire.
R. C.

Quand il revit les monts, sa verve poétique
Se réveilla, sa voix trouva de nouveaux chants.
Les Alpes, ce rempart de la force helvétique,
Jettèrent dans son cœur mille pensers touchants.
Il célébra les mœurs de la Suisse rustique,
Le calme des bergers qui vivent près du ciel,
Les sommets qui, gardant un silence éternel,
Donnent naissance aux flots des rivières superbes
Et les fleurs dont l'éclat brille parmi les herbes.
Ce beau poème fut aussi doux que le miel.

Mais quel cri déchirant sort de sa lèvre blême ?
La Mort vient d'enlever son épouse. La Mort
Lui ravit froidement, sans crainte, sans remord
Celle qu'il a choisi entre toutes, qu'il aime,
La compagne qui fut la moitié de lui-même
Il ne peut plus rester. Il veut fuir. La douleur
Augmente au souvenir de son ancien bonheur ; (1)
Des larmes dans ses yeux gonflés roulent sans cesse ;
Haller sortit enfin de sa longue stupeur.
Il quitta son pays pour calmer sa tristesse.

L'étranger nous dira sans doute ce que fit
Haller pour ses enfants étonnés de l'entendre.
L'étranger, comme nous aujourd'hui, doit comprendre
Que Haller lui donna la vigueur de l'esprit,
Que Haller l'a rendu glorieux, érudit.
L'étranger doit fêter aussi ce centenaire.
Mais rappelons-nous bien que Haller aima mieux
Plâner ainsi que plâner un aigle libre aux cieus
Que devenir jamais un savant mercenaire
Et vendre son génie aux grands ambitieux.

Si l'or avait séduit son âme noble et haute,
Il aurait écouté les promesses des rois,
Il serait devenu leur favori, leur hôte ;
Tous auraient entendu des leçons de sa voix.
Mais la Suisse l'appelle et le Sénat bernois
L'attache à son pays par un décret insigne.
Dès lors, il fut uni par de solides liens
A Berne qu'il voulut rendre prospère et digne.
Il revint pour donner aux malheureux ses biens,
Pour livrer sa science à ses concitoyens.

(1) Die Lust, die ich an dir gefunden,
Vergrössert jetzt, und meine Noth ;
(HALLER. *Elégie sur la mort de sa femme.*)

Il leur prouva que lui, l'homme d'art et d'étude
Pouvait administrer l'Etat républicain.
Il sut leur révéler à tous une aptitude
Nouvelle ; et, lui, savant, poète, médecin.
Fit plier son génie et sa sollicitude
Devant le périlleux art du gouvernement.
Quand il mourut, le peuple entier pleura sa perte.
Sur les cités en deuil un morne accablement
Plana. Berne pensif et triste en ce moment
Courba le front devant cette dépouille inerte.

IV

Il faut le relever ce front, ô peuple en deuil,
Ta douleur ne saurait demeurer éternelle
Eloigne donc tes yeux, peuple, de ce cercueil,
Mais songe que Haller doit rester ton modèle.
Fais que son souvenir ne s'efface jamais,
Qu'il vive dans le cœur simple de tes fils ; fais
Pour ton grand citoyen, de ta main bienfaitrice,
Un monument durable, afin qu'aux jours mauvais
Où l'on doute, chacun de tes enfants bénisse
Haller ce grand exemple et sa mère, la Suisse.

Gloire à toi, peuple heureux, rends grâces au destin. (4)
Tu n'as point l'abondance, origine des haines.
Ta place est bien petite, ô Suisse, à ce festin
Où l'on voit se ruer les nations hautaines.
Reste humble : souviens-toi de Rome, souviens-toi
Qu'elle était grande et pauvre, alors que sous un toit
De chaume elle abritait ses dieux patriotiques.
Suisse, tu garderas tes mœurs, ta bonne foi.
Si tu restes fidèle aux principes antiques
De grandeur sans apprêt et de fiertés rustiques.

(4) « Wohl dir, vergnügtes Volk ! o danke dem Geschicke,
Das dir der Laster Quell, den Ueberfluss versagt ;
Dem, den sein Stand vergnügt, dient Armuth selbst zum Glücke,
Da Pracht und Ueppigkeit der Länder Stütze nagt.
Als Rom die Siege noch bei seinen Schlachten zählte,
War Brei der Helden Speis' und Holz der Götter Haus ; »

(HALLER. *Les Alpes* 5.)

Que t'importent d'ailleurs, ô fille du Grutli,
Mère d'une orgueilleuse race,
Que t'importent ces biens sur lesquels ont pâli
Des peuples dont l'histoire a perdu toute trace.
Ton sol est peu fécond, mais le grain s'y fait mûr, (1)
Mais l'homme y peut rêver libre au progrès futur
Qu'à toute heure un travail persévérant enfante ;
Et, lorsque le présent nous apparaît obscur,
Tu nous montres du doigt, sereine et triomphante,
La liberté par toi respectée et puissante.

Mais, si tu veux garder cette sérénité,
Terre, où vingt-deux tribus ont formé l'alliance
Libre de la Fraternité.
Prépare l'avenir, Suisse, avec confiance,
En fêtant tes héros, souviens-toi que, demain,
Tes générations nouvelles auront faim
Du savoir qui fait une nation grande,
Montre-toi généreuse et bonne. Ouvre ta main.
Si tu veux que tes fils chéris mangent le pain
De la Science, fais-en toi-même l'offrande.

Robert CAZE.

Novembre 1877.

(1) « Zwar die Natur bedeckt dein hartes Land mit Steinen,
Allein dein Pflug geht durch, und dein Staat erinnert ! »
(HALLER. *Les Alpes* 6.)

